

Une si charmante voisine

Lise Florence Villeneuve

Number 86, Fall 2000

Le sport

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, L. F. (2000). Une si charmante voisine. *Moebius*, (86), 41–48.

LISE FLORENCE VILLENEUVE

Une si charmante voisine

Mon premier été seule. Dans ma cour arrière, une chaise longue fait office de fauteuil de théâtre d'où j'observe mes voisins, mon unique horizon. Mais le plateau est désert; la maison d'en face a été vendue l'hiver dernier. Je ne vois plus ni n'entends les rires et éclaboussements des petits dans la grande piscine creusée de dimensions quasi olympiques. Tout est calme, trop calme pour mon oisiveté de voyeuse vivant par personnes interposées.

Début juillet. On emménage en face. Le rideau s'ouvre sur un jeune couple dans la trentaine. Des tentures jaune canari habillent les fenêtres aveugles, des chaises de jardin apparaissent sur la terrasse à côté d'un énorme barbecue au gaz. La tondeuse ronronne à nouveau autour du plan d'eau, des tagètes dorés fleurissent la balustrade du balcon et des capucines pendent aux fenêtres. Le soir venu et les week-ends, les amoureux clapotent dans la piscine. Clapotent, que dis-je, plongent et nagent, car l'apollon du belvédère exécute autant de pirouettes que le lui permet la hauteur du tremplin.

Sous l'unique érable de ma cour, je lis ou fais semblant, occupée à inventer une vie à mes nouveaux voisins. Elle, filiforme et plutôt jolie, doit s'appeler Michèle ou Micheline puisque son mari lui lance des «Miche» à tout bout de champ. Du beau brummel, je ne connais que le sobriquet «Chou» dont Miche affuble son chéri. Le couple pétillant semble heureux de profiter de ce bungalow de banlieue en jouissant du soleil, de la piscine et de la terrasse aménagée en pergola.

Ils travaillent tous deux, à ce que je constate, mais il arrive à Miche de rentrer tard le soir. Je la vois engager

sa voiture dans l'allée longeant la maison tandis que lui fait encore des longueurs de piscine et gonfle ses muscles sur le plongeur. Cherche-t-il à m'impressionner? Il est permis de rêver. L'ondine le rejoint dans l'eau et, une fois la nuit tombée, leurs chuchotis me parviennent. Des gloussements étouffés réveillent en moi la bête qui sommeille. Souvenirs...

Depuis mon divorce, je pratique une continence inaccoutumée que le retour des chaleurs exacerbe. Je suis sortie très peu ces derniers mois si ce n'est avec des amis de couple auprès de qui je me sens désormais comme la cinquième roue du carrosse. Quand le moment viendra, le prochain élu tombera dans mes bras tel un fruit mûr. C'est de la pensée magique, mais je n'ai pas eu envie, jusqu'à maintenant, d'aller faire du lèche-vitrine en ville.

Un samedi où Miche et Chou jouaient au water-polo, le ballon a rebondi près de moi. J'ai ainsi pu faire la connaissance de ma voisine, Marie-Michelle, venue récupérer l'objet de leur divertissement. Présentations d'usage, bavardage anodin et que je te présente mon chum, Simon, qui a rapidement rejoint sa belle au-dessus de la courte haie de buis qui délimite nos terrains. Elle est charmante; il est charmeur.

Marie-Michelle est secrétaire le jour et agent d'immeubles le soir. Simon, prof d'éducation physique à la polyvalente, seconde sa tendre moitié chez Remax durant l'été. Ils reconnaissent avoir fait une affaire en acquérant cette grande maison qu'ils souhaitent un jour égayer de quelques marmots.

Au fil des jours, on se salue, comment ça va, le baratin habituel, sans plus.

Un dimanche après-midi, Marie-Michelle et Simon m'invitent à profiter de leur piscine. Je suis l'exception dans le quartier: je n'ai que ma pataugeoire individuelle de marque American Standard pour me rafraîchir. Barbotage et trempette pour moi qui ne sais pas nager, puis on s'étend dans des transats en sirotant une bière. Simon me dit qu'il est facile d'apprendre à nager et se propose comme instructeur. Je n'ose lui avouer que j'ai une peur bleue de me mettre la tête

sous l'eau et je doute de l'éventuel succès de ses leçons. Quoi qu'il en soit, j'aurai au moins l'occasion d'échapper aux jours moites qu'on annonce à grand renfort de mises en garde. De toute façon, moi, mon sport préféré, c'est la baise, pas la natation.

La semaine suivante, je tombe pile sur Marie-Michelle au comptoir des produits de beauté chez Jean Coutu. Grosses bises, conversation limitée à l'épidermique sur les mérites respectifs des crèmes solaires et, dans le parking de la pharmacie, confidences plus précises de Marie-Michelle qui m'avoue que ce n'est pas elle qui veut des enfants mais Simon. Elle ne se sent pas la fibre maternelle et compte se tailler la part du lion dans l'immobilier pour quitter définitivement son patron machiste. Elle chérit sa liberté par-dessus tout et croit que sa future carrière lui laissera les coudées franches pour organiser son emploi du temps à sa guise.

Après de méandreuses circonlocutions pourtant cousues de fil blanc, elle m'interroge sur mon apparent célibat et je lui raconte mon divorce avec force détails. Mon «ex» est un joueur compulsif et j'ai opté pour la solution radicale avant qu'il ne vende les vêtements que j'ai sur le dos. Encore heureux que la maison soit à mon nom, il l'aurait certainement hypothéqué sinon bradée.

Devant son étonnement quant à mon mode de vie, je lui explique en prime mon emploi du temps, c'est-à-dire mon emploi tout court, puisque je fais de la traduction-révision à domicile pour une clientèle triée sur le volet grâce au réseau d'entreprises fidèles et satisfaites que je me suis constitué lors de mes années de travail à la succursale montréalaise d'une grande agence américaine.

— Comment supportes-tu la solitude? me demande ma voisine.

Je ne sais ce qui me prend de lui inventer une histoire tarabiscotée. J'ai un chum depuis cinq mois. Il est parti travailler à un projet de l'ACDI en Afrique. On correspond le plus souvent possible au gré des irrégularités de la poste. Pourquoi ai-je dit cela? Peut-être parce que je souhaite continuer à les fréquenter et

que je ne veux pas que Marie-Michelle perçoive en moi une menace pour leur couple. Va savoir.

La fois suivante, c'est en faisant mon marché chez Métro que je me retrouve face à face avec Simon. Bisous, bisous. On bavarde en poussant nos chariots parallèles.

— Puis, Sylvie, quand est-ce que tu vas te décider à plonger? Votre maître nageur pour vous servir, madame, fait-il, singeant une courbette du plus haut comique.

Je lui fais part de mes craintes. Je ne suis pas à l'aise sous l'eau, je préfère être sur l'eau et puis, je ne veux pas m'imposer; ils ont droit à leur intimité. Il s'empresse de me rassurer.

Le lendemain, il me téléphone pour me dire que, par une chaleur pareille, ce serait une excellente occasion d'attaquer ma première leçon de natation. «Bon, d'accord. Donne-moi le temps de prendre une douche, d'enfiler mon maillot et j'arrive.»

On sent qu'il a l'habitude de donner des cours; il trouve le moyen de vaincre les réticences des pleutres. Il procède par étapes, ma peur se dissout lentement et je réussis, en me pinçant le nez, à immerger ma tête tout en gardant les pieds solidement ancrés au fond. Nous en sommes aux exercices alternés des bras et des jambes sur le tremplin lorsque Marie-Michelle revient du bureau.

Elle éclate d'un rire sonore qui se répercute, me semble-t-il, chez tous les voisins, à me voir ainsi allongée hors de l'eau comme une baleine échouée. La connaître moins, je croirais qu'elle se paie ma tête, mais elle rit de si bon cœur, y allant de force encouragements, que j'oublie mon embarras pour m'esclaffer à mon tour devant le ridicule de ma posture.

Le vendredi de cette semaine-là, on est en pleine alerte météorologique. Avertissement de chaleur accablante, risque d'insolation, indice hygrométrique au-dessus de la norme et autres épouvantails de prédictions assistées par ordinateur. J'ai retraité au sous-sol pour contrer les effets caniculaires et réviser ma dernière transcription pour un client pointilleux. J'ingurgite des litres d'eau et prends une douche aux deux heures.

Vers vingt heures trente, Simon me téléphone. «Qu'est-ce que tu fais dans la maison par un temps pareil? Tu n'as même pas de climatiseur. Pourquoi ne viens-tu pas te saucer?»

— Je ne voudrais pas devenir envahissante, je suis toujours à profiter de votre piscine.

Il me convainc sans coup férir et nous nous retrouvons dans l'eau chauffée par le soleil depuis cinq jours. Le couchant n'a pas eu raison de la canicule. La moiteur de l'air nous colle aux pores et seul l'élément aquatique peut harnacher mes sautes d'humeur. Je supporte de moins en moins la chaleur, surtout quand le taux d'humidité est élevé.

On bavarde à voix basse pour que l'écho ne franchisse pas l'aire de la cour. On ne sort de la piscine que pour boire du pastis, comme les Marseillais dans leur Midi d'été. Au fil de la conversation, mon prof de natation m'apprend que Marie-Michelle passe le week-end à Drummondville dans un mini-congrès organisé par son agence.

Simon est toujours très gentil avec moi, prévenant, attentionné. Mais ce soir-là, raréfaction de l'air ou humidité excessive, un parfum inconnu flotte autour de nous.

Je suis fébrile, le corps comme une chanterelle de violon. Je doute que mon état ait à voir avec ma crainte de l'eau. Simon tente de me convaincre d'aller jusqu'au bout de la piscine avec lui, là où la profondeur atteint trois mètres. Je frémis mais lui fais confiance. Il me soutient de ses bras puissants; je sais qu'il ne me laisserait pas couler à pic.

Je ne sais comment c'est arrivé (aurait-il donné un coup de dé au hasard?), mais je perds le haut de mon maillot deux-pièces, et l'appréhension de la profondeur, j'imagine, fait en sorte que je ne m'en rends pas compte sur-le-champ. Il me ramène en direction du bord jusqu'à ce que mes pieds touchent le fond, me disant de ne pas m'inquiéter, que mes îles flottantes me soutiennent... Dès qu'il effleure mes... îles flottantes, je pressens un tsunami imparable et perds tout sens de la bienséance à observer entre amis.

M'embrassant, il retire son maillot et ce qu'il reste du mien, et la faim, l'occasion, l'eau si douce, et quelque diable aussi nous poussant... il entre en moi comme dans une forteresse mal défendue. Il m'entraîne sous l'eau par moments. J'avale sa langue, oubliant où je suis et sans craindre la noyade. Nous basculons et nous nous agitions comme des algues emportées dans une chorégraphie frénétique. Dans cette corrida marine, l'homo sapiens se confond avec la bête déchaînée, l'un succombe aux assauts de l'autre et réciproquement. Notre énergie semble inépuisable. J'oublie toutes notions de natation, je ploie sous ses caresses; je suis sans poids, sans peur, sans limite.

Je ne sais combien de temps a duré notre séance improvisée, mais au moment suprême, il aperçoit sur l'eau un reflet de phares. C'est la panique. Il tente de se retirer, mais nous sommes accrochés comme frères siamois. Est-ce la succion de l'eau, l'effroi, qui sait, mais plus il se débat pour se dégager du chemin des dames, plus il grimace d'impatience et de douleur et plus je souffre comme si on m'arrachait la peau.

Nous sommes dans cette position scabreuse et précaire lorsque surgit Marie-Michelle dans la cour plongée dans l'obscurité.

Haletants, figés, désespérés, nous attendons.

Miche chuchote: «Es-tu là, Chou?» J'essaie de renverser le haut de mon corps pour faire illusion. Simon répond en chuchotant à son tour: «Vite, Miche, appelle Urgences-Santé, Sylvie a un malaise. N'allume pas pour ne pas réveiller les voisins.» Moi, plus morte que vive, j'ajoute: «Dis-leur de ne pas utiliser la sirène ni les gyrophares pour la même raison.»

Marie-Michelle me demande ce que j'ai. Je bafouille que je suis parcourue de crampes; elle s'offre à aider Simon à me tirer de là. Au même moment, Simon amorce un mouvement en direction des marches de la piscine, m'entraînant avec lui dans des douleurs intolérables. À mesure que nous nous rapprochons de ma voisine, elle se rend compte de notre fâcheuse position et nous lance par la tête son cellulaire qu'elle ne laisse jamais dans la voiture et tient justement à la main.

Simon tente d'esquiver l'objet et je crains l'électrocution. Les frissons me secouent; j'ai à peine le temps de me demander s'il s'agit d'une décharge électrique ou de l'effet de panique. Furibonde, Marie-Michelle grimpe sur la terrasse et entre dans la maison en courant, nous abandonnant à notre sort.

De peine et de misère, nous sortons de l'eau. Simon me dit de placer mes pieds sur les siens; il attrape le drap de bain sur le dossier de la chaise de jardin. Nous nous enveloppons en claquant des dents, découragés à l'idée de devoir gravir les marches de la maison pour atteindre le téléphone de la cuisine.

Pendant que mon compagnon d'infortune compose le 911, j'entends la femme trahie sangloter dans la chambre. Au standard des urgences, Simon doit fournir moult explications pour se faire dire que nous ne présentons aucun danger de mort imminent et qu'il faudra donc patienter.

Je baigne dans l'opprobre, l'humiliation et la culpabilité. Je m'y noie. Je ne puis éviter le regard de mon ami à qui je suis soudée, pour le pire. Le témoin de la cuisinière indique minuit vingt-huit lorsque nous entendons l'ambulance s'engager lentement dans la rue. Simon leur a demandé de passer par-derrière, car chaque pas nous met les chairs à vif. J'appréhende l'instant où l'on va nous séparer; je saignerai comme une jeunette dépucelée.

Les civières étant conçues pour une seule personne, on nous hisse l'un par-dessus l'autre, sous l'œil goguenard des techniciens ambulanciers aux regards salaces éloquents. Marie-Michelle n'a pas quitté sa chambre.

* * *

Le temps fraîchit; l'été achève. Je demeure écorchée vive, physiquement et psychologiquement. Une clôture opaque de deux mètres borde mon terrain, palissade défiant le regard, comme un rideau baissé. La dernière scène jouée, il n'y a pas eu d'applaudissements. Dans ma cour livrée aux assauts du soleil retombe le silence.

Dommmage, c'était une si charmante voisine.

